

Cauchemar de comédien

Robert Marinier

Numéro 40, automne 1986

Les arts, les artistes et l'économie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/43436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marinier, R. (1986). Cauchemar de comédien. *Liaison*, (40), 31–33.

Cauchemar de comédien

par Robert Marinier

— Je veux que tu annules tous mes contrats.

L'acteur se leva sur la pointe des pieds pour que son menton puisse dépasser le pupitre de l'agent. Il s'agrippa au bord du pupitre pour mettre un peu plus l'accent sur ses paroles. Mais, en réalité, c'était pour l'aider à maintenir son équilibre.

L'agent le contempla pour quelques secondes. L'acteur soutenait son regard. Les jointures de ses petites mains étaient devenues blanches. L'agent remarqua qu'il ne portait pas son jonc. Il ne lui faisait sûrement plus.

— Comment veux-tu que je te prenne au sérieux quand tu portes le linge de ton p'tit gars de cinq ans?

Ce n'était pas la chose à dire. L'agent le regretta immédiatement. Il avait devant lui un homme d'une trentaine d'années, au corps bien proportionné, hormis le fait qu'il ne mesurait plus qu'environ trois pieds de haut. La taille de ce petit homme avait quelque chose d'hallucinant, surtout qu'il y a à peine deux semaines, l'acteur mesurait — l'agent jeta un coup d'œil rapide sur le curriculum vitae qui reposait sur son bureau — cinq pieds onze. C'était un artiste réputé pour sa stature noble et virile, et de le voir maintenant habillé comme un gamin de cinq ans, la barbe pas faite, c'était assez pour qu'il doute de sa raison.

— T'as bien compris. Tous mes contrats... annulés!

— Bien sûr, c'est compréhensible.

Le commercial de bière était hors de question, le rôle du Don Juan au cœur

tendre pour le télé-roman aussi. L'agent voyait sa commission pousser des ailes et s'envoler vers une autre agence.

— Fais toi-z-en pas, je suis certain qu'il y a beaucoup de rôles pour une personne de ta... pour un acteur de ta statu... de ton talent.

— Tu comprends pas : j'en veux plus de contrats. C'est fini, je veux plus rien savoir. J'ai décidé de tout lâcher.

L'acteur se dirigea vers la porte, de cette démarche affectée qu'il prenait toujours lorsque fâché.

— Et mon 15 pour cent, faut que je vive moi aussi.

— Tu penses rien qu'à ça, ton 15 pour cent hein! Je veux que tu saches que je te tiens responsable de ce qui m'arrive. Tout est de ta faute.

L'agent ne s'occupa pas de ce dernier commentaire, cela avait sans doute été dit dans le feu de la passion. L'acteur disait n'importe quoi quand il était en cet état. L'agent avait traité avec les artistes depuis trop longtemps, il les connaissait.

L'acteur se tiraillait avec la poignée de porte. Il pouvait la rejoindre sans trop de difficulté, mais elle était un peu trop grosse pour ses petites mains et, court comme il l'était, il ne pouvait pas trouver une assise assez ferme pour réussir à la tourner.

— Ah, ça me fait penser, le voice-over que t'as fait sur la chute du dollar canadien, je viens d'en recevoir le premier versement.

— J'en veux pas! Renvoies-le, je veux pas même voir le chèque!

— Je l'ai déjà déposé à ton compte. L'agent se pencha sur son bureau pour chercher le reçu. En relevant la tête, il lui sembla que l'acteur avait

changé. Il avait maigri. Le T-shirt avec le schtroumph ne lui faisait plus. L'acteur semblait même flotter dans ses petites jeans qu'il tenait maintenant entortillées dans sa petite main pour empêcher qu'elles lui tombent aux genoux.

Il n'avait pas maigri, il avait rapetissé de quatre ou cinq pouces.

— J'en veux plus d'argent. Chaque fois que je reçois de l'argent je deviens plus petit.

La secrétaire de l'agent ouvrit la porte et l'acteur en profita pour s'échapper.

* * *

Le retour à la maison avait été difficile. C'est impossible d'arrêter un taxi sur la rue quand tu mesures deux pieds six pouces. Et on avait refusé de le laisser embarquer dans l'autobus à moins d'être accompagné par un adulte. Il avait dû se faire passer pour un journaliste nain qui faisait un reportage sur les garderies. En route, il avait encore perdu quelques pouces. L'acteur soupçonnait que c'était son commercial de vitamine qui faisait un deuxième cycle de treize semaines.

Il était maintenant une heure du matin. L'acteur n'avait pas sommeil. Il était assis bien au fond de son lazy-boy et tentait de tout oublier en regardant la télé.

Au début de la soirée, son épouse l'avait installé dans son fauteuil avec des coussins et la couverture du p'tit lorsqu'il était bébé. Son fils avait été expédié chez sa grand-mère. Pour ce qui était du chien, il était attaché dans la cour.

La lumière de la télévision scintillait sur son petit visage. Des scènes entières qu'il ne pourrait plus jamais jouer étaient projetées sur le petit pyjama jaune que son fils ne porterait jamais plus. Mais l'acteur ne voyait rien de tout cela. Il tenait sa cigarette à deux mains et regardait dans le passé.

* * *

— Ça fait longtemps que tu nous as pas fait de demande de subvention. Si t'as des projets, je suis certaine que je pourrais te trouver de l'argent.

C'était à cet instant précis que tout avait commencé. Il avait rencontré la subventionneuse par hasard dans un café. Ils s'étaient mis à jaser. Tout le long de la conversation, il avait senti que c'était là qu'elle voulait en venir.

— Oh, j'en ai pas besoin, j'ai un agent ast'heure. Je gagne très bien ma vie, mieux qu'avant.

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— J'ai pu de compte à rendre à personne, je fais ma job et je suis bien payé.

Il n'avait pas pu s'empêcher de faire le frais. Et pourquoi pas? Il vivait bien maintenant. Il pouvait désormais prendre ses responsabilités en main. Il avait un fils à faire vivre. Il avait une compagne qui méritait une meilleure vie que celle qu'ils avaient connue jusqu'à présent. Il pouvait aujourd'hui faire sa part, contribuer lui aussi à leur bien-être. Finis les jours où il travaillait pour un salaire de crève-faim, glaneur des miettes que le gouvernement voulait bien laisser tomber de sa table, de toujours en avoir juste assez pour arriver.

* * *

— Oui, tu as du talent, tu en as toujours eu. Il ne faut pas le gaspiller. Je ne t'ai pas transmis mes quarante années d'expérience pour que tu te prostitues.

L'acteur ne s'était douté de rien quand son vieux professeur de théâtre était arrivé tout bonnement comme ça en ville. Mais maintenant il comprenait qu'on l'avait fait venir exprès pour lui montrer le droit chemin.

— Le bonheur dans ce métier ce n'est pas l'argent mon gars, c'est ce que tu accomplis qui rend heureux.

— J'ai quand même eu la chance de faire de bonnes choses à la télé et au cinéma.

— Oui, c'est vrai, je ne le nie pas. Mais faire des demandes pour trois quatre subventions par année, ça ne



peut pas te faire de tort. Par la suite, les pressions étaient venues de tous côtés, les subventionneurs le talonnaient, ses amis du métier le harcelaient, les critiques le sermonaient.

— Pourquoi tu n'veux pas de subvention?

— Es-tu trop bon pour les subventions?

— Demande une subvention.

— Demande une subvention.

— Demande une subvention!

Mais l'acteur avait tenu ferme.

Finalement, le jour fatidique était arrivé. L'acteur fut convoqué à une réunion extraordinaire. Il était question de son cas. L'auditorium était rempli à craquer. Les subventionneurs étaient là, les représentants des subventionneurs étaient là, ses anciens employeurs subventionnés par les subventionneurs étaient là, les gens du métier employés par les employeurs subventionnés par les subventionneurs étaient là, les fournisseurs qui fournissaient les employeurs subventionnés par les subventionneurs étaient là, tout le monde qui avait déjà reçu une subvention était là, tout le monde qui savait épeler le mot subvention était là.

L'acteur était seul sur scène, assis sur une chaise trop basse. Il y avait de l'électricité dans l'air mais la foule était calme. La subventionneuse se leva et pris la réunion en main. Elle brassa ses papiers quelques secondes, les posa sur la table, regarda par dessus ses lunettes et de sa voix de subventionneuse lui posa une première question.

— Est-ce vrai que vous ne voulez pas de subvention?

— Oui, c'est vrai.

La foule voyait rouge, alors on changea l'éclairage.

— Pourquoi ne voulez-vous pas de subvention?

— J'en ai pas besoin, je gagne très bien ma vie. J'ai un agent ast'heure. L'acteur remarqua que son agent n'était pas dans la salle.

— Vous préférez le commercialisme à l'art?, s'écria son vieux prof de théâtre qui, lui, était dans la salle.

— Non, je préfère l'argent.

Il y eut un remous dans l'auditorium. Sacrilège des sacrilèges. Partout, les gens se répétaient le mot qu'on ne voulait pas entendre : l'argent. Le remous se transforma en tempête, la tempête en ouragan.

Toute la salle prenait part à l'inquisition. Les questions fusaient de partout, entremêlées ici et là d'in-

POUR UNE COUPLE DE MILLIONS...



juries. Certains tentaient de le convaincre par le bon sens, d'autre par la cajolerie, d'autre par le chantage émotif, d'autre par le chantage tout court. Face à cet interrogatoire inhumain, l'acteur ne savait plus où donner de la tête. Combien de fois avait-il voulu céder tellement il était épuisé? Combien de fois avait-il eu envie de signer la première subvention qu'on lui aurait passée sous le nez seulement pour qu'on le laisse tranquille? Combien de fois? Mais chaque fois qu'il lui semblait faiblir, il pensait à sa brave épouse, à son fils chéri et il reprenait vite courage.

Finalement, lassée par son obstination, la meute en délire se tut et, d'une seule voix, à l'unisson, elle récita la malédiction suivante : « Que l'argent te rende aussi petit que tu l'es à nos yeux en ce moment! »

L'acteur sursauta dans son lazy-boy. Quel rêve épouvantable. Mais non, ce n'était pas un rêve, c'était vraiment arrivé. Il était toujours aussi minuscule.

Il se laissa tomber dans les coussins, tout en se rappelant que le lendemain de la réunion, ses vêtements lui avaient semblé trop grands, et que

deux jours plus tard, il avait dû monter sur une chaise pour se raser, et que la semaine suivante...

L'acteur se rendormit dans son fauteuil. Il rêva à son épouse qui magasinait pendant qu'il dormait, bien au chaud, dans son portemonnaie, habillé d'un billet de vingt dollars.

. . .

Il se réveilla le lendemain. Il regarda l'heure. Presque dix heures et demie. Il s'examina : il n'avait pas rapetissé durant la nuit. C'était bon.

Son épouse lui avait écrit un billet disant qu'elle avait cru bon de le laisser passer la nuit dans le lazy-boy de peur de l'écraser si elle l'avait amené au lit et qu'elle était sortie faire quelques courses.

Le chien jappait dehors. Il se leva sur son fauteuil et grimpa sans difficulté de là à la table, se faufila entre la lampe et le téléphone pour regarder par la fenêtre. Il faisait soleil.

L'acteur sourit.

Dans la cour, le chien jappait et tirait sur sa corde pour souhaiter le

bonjour au facteur. Le facteur fit un léger détour en passant par le gazon pour éviter le chien et une fois rendu à la porte, sélectionna quelques enveloppes de celles qu'il avait dans sa main et les porta jusqu'à la boîte aux lettres. L'acteur reconnu une enveloppe de Radio-Canada.

— Mon Dieu! J'avais oublié la mini-série.

Tout à coup, il ne voyait que du jaune. Il était prisonnier de son pyjama. De peines et de misères il réussit à sortir par le col de la chemise. Il avait perdu environ un pied et demi, il ne mesurait plus que sept ou huit pouces.

Tout nu, debout sur la table, il frôlait la panique. Il ne lui restait plus grand temps avant qu'il ne disparaisse pour de bon. Il s'accota de tout son poids contre le téléphone pour se calmer et reprendre ses esprits. Mais c'était ça! Le téléphone! Il n'avait qu'à téléphoner et demander une subvention. C'était si simple. Il en riait tellement c'était simple. Il allait demander une somme minime pour donner des cours à des enfants qui ne seraient pas intéressés. Il allait demander une somme négligeable pour monter un show qui ne marcherait pas. Son rire résonnait comme des cris démentiels. C'était si simple.

Avant qu'il ne puisse agir, le téléphone sonna.

— Tu vois, c'est déjà eux qui m'appelle pour me l'offrir.

— Il poussa, poussa de toutes ses forces pour décrocher le récepteur.

— Allô! allô?

— Comment ça va aujourd'hui? L'agent semblait aussi excité que l'acteur.

— Ça va mieux, maintenant ça va beaucoup mieux.

Il riait, tellement ça allait mieux.

— J'ai peut-être des bonnes nouvelles pour toi. As-tu rapetissé encore?

— Ah oui, je mesure pas plus que sept ou huit pouces.

Il riait, tellement il mesurait sept ou huit pouces.

— Sept ou huit pouces! Ça pourrait pas aller mieux. Y'a une compagnie de film américaine qui te veut pour jouer le P'tit Poucet. Je pense que t'es bon pour une couple de millions... Allô! Allô! Es-tu toujours là? □

Dramaturge et comédien, Robert Marinier a récemment signé la traduction française de Tanzi, produite par le Théâtre français du Centre national des Arts au mois de mai.